

LETTRE XXIX

Saint Sévère Sulpice avait envoyé à notre saint un manteau fait de poil de chameau. Saint Paulin l'ayant reçu comme un moyen, qu'il jugea très propre à le mortifier, et le porter à la pénitence, lui envoya en échange une tunique de laine, dont sainte Melanie lui avait fait présent. Il s'étend ensuite sur les louanges de cette sainte dame.

Paulin, à mon très cher frère Sévère.

Il me semble que vous avez voulu modérer par futilité de votre présent, l'excès du zèle, et de la charité que vous avez pour moi, et qui paraissent, par le soin que vous prenez de me représenter dans vos lettres le pèsent fardeau de mes péchés. Car c'est très-à-propos que vous avez envoyé un manteau, fait de poil de chameau, à un pauvre pécheur, qui a besoin d'être vêtu austèrement, et que l'on aie compassion de lui; afin qu'étant prosterné devant le Très-Haut, il apprenne par la piqûre, et l'austérité de ce vêtement, le regret qu'il doit avoir de ses péchés; et que la douleur que cet habit extérieur cause à son corps, excite son âme à former une parfaite contrition de ses offenses.

L'usage de ce manteau peut aussi contribuer efficacement à l'affermissement de notre foi, par le souvenir, et l'exemple des saints de l'ancienne Loi, qui se sont servis des habits composés de cette matière.

Les premiers qui se présentent à mon esprit, sont Elie, que Dieu a enlevé de la terre, et saint Jean-Baptiste, qu'il a choisi pour être le précurseur de son Fils; car celui-là avait une ceinture, faite de poil de chameau, et celui-ci un habit entier de la même étoffe.

Je me ressouviens aussi de David, et de sa douceur : et comme ce grand Prince immolant à Dieu un cœur contrit, et humilié, se couvrait d'un sac, et affligeait son âme par le jeûne; afin de la rassasier par une chair spirituelle; il nous faisait connaître que le jeûne est le vêtement de l'âme, et qu'il nous fait abstenir de tout ce qui est défendu par la Loi de Dieu.

C'est aussi ce que nous apprenons par la disgrâce de nos premiers parents, qui furent dépouillés de la robe de l'innocence, dès qu'ils cessèrent de jeûner, et de s'abstenir du fruit, qui leur était défendu; et le psalmiste nous apprend de quelle manière il employait le jeûne, pour revêtir son âme, et l'exempter de la confusion qu'elle aurait de sa nudité, quand il dit : *J'ai détourné mes pieds des voies qui conduisent au mal, pour garder vos commandements.* (Ps 18,10)

La pensée me vient aussi, en voyant votre présent, de ce qui est écrit dans l'Evangile, qu'il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre au royaume du ciel. (Mt 10,24) Et comme nos péchés, qui sont maintenant toutes nos richesses, nous empêchent d'imiter les vertus de ces hommes divins, dont j'ai parlé, nous tâcherons au moins de suivre l'exemple de ce publicain, qui ayant l'âme, et le cœur pénétré d'une vive douleur, s'accusait devant Dieu, frappait fortement sa poitrine, et avait tant de tristesse, et de honte des reproches que lui faisait sa conscience, qu'il n'osait lever les yeux au ciel, à cause de la multitude, et de la masse de ses péchés. Comme elle lui paraissait semblable à la grosseur démesurée d'un chameau, il s'humiliait, et se resserrait de sorte par la pénitence, qu'il pouvait passer par le trou d'une aiguille : je veux dire, qu'en passant par la voie de la parole de Dieu, ou de la Croix, qui conduit au salut par un sentier très petit, il pouvait s'insinuer dans le cœur de Dieu, par ses divines oreilles, car, comme dit le sage, *l'oraison de celui qui est humble, s'élève au dessus des nués.* (Ec 35,21)

Mais le Pharisien n'eut pas le même bonheur, quoiqu'il se crût riche en mérite, et en vertus car n'ayant fait que ce que la Loi ordonnait, il ne laissait pas de s'en vanter, comme s'il l'avait fait volontairement, et sans y être obligé : et non content de flatter sa vanité, par l'éloge qu'il faisait de sa vertu, il insultait son prochain, et avait la hardiesse d'approcher des autels, plutôt pour exposer à Dieu ses vertus, par un esprit de superbe, que pour implorer ses miséricordes avec humilité.

Il ne peut donc point passer par le trou de l'aiguille, parce que ceux qui font gros, ne peuvent entrer par une porte étroite; et celui qui était enflé de sa propre estime, ne pouvait occuper la même place, que celui qui était rétréci par l'humilité, ni passer par le même endroit, par lequel celui qui s'était broyé, et comme réduit en poudre, par la contrition de son cœur, n'avait passé qu'avec peine.

Obtenez, je vous prie, de Dieu, par l'efficace de vos oraisons, que mon âme, qui est déchirée par mille habitudes vicieuses, et comme hérissée d'épines, par les impressions de mes

sens, soit recousue avec l'aiguille de la Croix, et le fil de la parole de Dieu; car je crois que la foi, appuyée sur la vertu de la Croix de Jésus Christ, est cette aiguille mystérieuse, qui sert à nous faire un habit neuf, par le renouvellement de notre vie; à piquer notre âme d'un vive regret d'avoir offensé Dieu; à nous réunir avec lui, par les mérites, et les soins de notre divin Médiateur.

Il y a un trou dans cette aiguille, par lequel il faut passer, pour entrer dans la voie, qui conduit à la vie éternelle. Plusieurs désirent cette voie, mais elle n'est fréquentée que par peu de personnes; et le pécheur humilié, et pénitent, y entre plus aisément, et y marche avec plus de sûreté, que le juste superbe.

Cela me fait connaître que je vous suis d'autant plus obligé de votre présent, que vous me l'avez donné, comme un médecin spirituel, pour être autant utile au salut de mon âme, qu'à la santé de mon corps; puisque ce manteau me sert non seulement, pour me couvrir : mais il m'est encore un motif d'humilité, et d'oraison; et je le regarde, comme cette charge de fumier, que le jardinier de la parabole, mit au pied du figuier stérile, pour le rendre fécond.

Il m'est, dis-je, un puissant motif d'humilité, qui doit dissiper la stérilité de mon âme, et la rendre féconde en bonnes œuvres, de peur que se laissant infecter de la superbe et de la vanité du pharisien, elle n'emploie sa sève, qu'à produire seulement des branches, et des feuilles, sans jamais donner de bons fruits.

L'exemple de Job, qui cessa d'être tenté, dès qu'il fut assis sur le fumier, nous fait connaître combien l'humilité est utile à notre salut; car ce saint homme triompha glorieusement de la fureur, et de l'envie du tentateur, par le dernier degré de son humilité, qui ne pouvant descendre plus bas, le mettait plutôt en état de se relever, que d'être plus abaissé; car celui qui est assis sur le fumier, n'a plus sujet de craindre de tomber. Mais il a lieu d'espérer d'être relevé par celui, qui non seulement relevé de terre les misérables, et tire les pauvres du fumier, mais aussi, qui réduit les superbes en fumier puisqu'il est écrit que tous les superbes sont comme du fumier en sa présence.

C'est pourquoi le publicain parut plus juste devant Dieu, en s'accusant de ses péchés, que le pharisien, en se vantant de ses bonnes œuvres, parce que celui-ci se rendait coupable, en se louant, et celui-là se justifiait en s'accusant.

Il faut donc qu'au lieu de nous flatter de nos bonnes œuvres, nous remettions notre âme entre les mains de celui, chez qui est la source de la vie, et le prier qu'il soit notre conducteur dans notre voyage, parce que c'est lui qui règle les démarches des hommes. Et quoique nous gardions ses commandements, nous devons néanmoins dire que nous sommes des serviteurs inutiles, de que nous n'avons aucun sujet de nous glorifier quand nous ne faisons que ce que nous devons.

Car on peut dire que ce serviteur est inutile, qui s'acquitte de ce qui lui est commandé, plutôt par nécessité, que par affection; et il n'a pas lieu d'espérer une plus ample récompense, quand il ne fait simplement que son devoir. C'est pourquoi, lorsque nous observons les commandements de Dieu, nous devons toujours craindre, comme je vous l'écris très souvent, et dire au Seigneur : *N'entrez, point en jugement avec votre serviteur; car nul mortel ne peut paraître juste en votre présence.* (Ps 142)

Un humble aveu de notre impuissance nous fera paraître modestes devant ce divin Maître, et nous procurera sa bienveillance; au lieu que l'inutilité de notre travail nous attirerait son mépris, et son aversion. Nous apprenons par l'exemple des Ninivites, combien il est avantageux au pécheur, pour obtenir miséricorde, de ne point s'épargner, en faisant pénitence, puisque ce fut par l'exercice, et le mérite de cette vertu, que ces peuples furent réconciliés avec Dieu, et qu'ils furent préservés du châtement, dont il les avait menacés parce qu'ils prévirent l'effet de sa colère, et l'exécution de sa divine sentence, par leurs gémissements, et leurs larmes.

Quoique je ne puisse reconnaître dignement, ni par des paroles, ni par des effets, le présent, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, n'ayant rien qui puisse en égaler la valeur, et l'utilité; si ce n'est par l'amour, et la charité, qui nous rend égaux : toutefois je vous envoie une tunique de laine, dont je me suis servit, vous priant de la recevoir, comme une pièce d'étoffe, qui aurait été ramassée de dessus le fumier. Elle me paraît convenable à votre innocence, et à votre douceur, étant faite de la laine d'agneaux, qui en rend l'usage plus doux, et plus agréable.

Mais afin que vous en fassiez plus d'estime, et qu'elle vous paraisse digne de vous, je vous dirai qu'elle m'a été envoyée par l'illustre dame sainte Mélanie, à qui tous les serviteurs de Dieu sont obligés, pour les grandes aumônes qu'ils en reçoivent. C'est ce qui m'a fait juger que cette tunique serait plus digne de vous, que de moi; parce que vous avez une union plus étroite avec elle, par le mérite de votre foi, et de vos vraies vertus, que je n'en ai par la parenté, et par mon alliance.

Quoique je vous eusse destiné cette tunique dès que je l'ai reçue; néanmoins, je m'en suis servi quelque temps, afin d'en diminuer la rudesse par mon usage; étant persuadé que je vous rendrais un meilleur office, en adoucissant sa dureté, que si je vous l'envoyais toute neuve. J'ai aussi crû qu'en me servant d'un habit, que je regardais comme le vôtre, j'aurais quelque part aux bénédictions que vous recevez du ciel; et que je pourrais me vanter d'être revêtu de vos habits, puisque je portais une tunique, qui devait être, avec le secours de Dieu, à vous, et que je regardais comme étant déjà à votre usage.

Ce qui a beaucoup augmenté ma joie, en recevant votre lettre, et votre présent, c'est que l'un, et l'autre m'ont été rendus par notre frère Victor dans le même temps que je reçus, il y a vingt-cinq ans, sainte Mélanie, à son retour de Jérusalem. Mais combien admirable est cette femme, dont je parle ! si toutefois on peut appeler femme, celle qui est si généreusement chrétienne. Que ferai-je en cette rencontre ? La crainte de vous donner du dégoût, m'empêche de vous écrire une plus grande lettre, mais le grand mérite de cette vertueuse dame, ou plutôt la grâce de Dieu, m'oblige à ne point passer ses rares vertus sous silence, et à n'en point parler si légèrement.

J'imiterai donc ceux qui voguent sur la mer, et qui étant prêts du rivage, ont coutume, lors qu'ils découvrent quelque lieu charmant, de relâcher un peu leurs voiles, et de suspendre leurs rames; afin que le vaisseau n'allant pas si vite, ils puissent avoir le plaisir de considérer les beautés de cet agréable lieu.

C'est à leur exemple que j'interromprai durant quelque temps la suite de mon discours, pour faire un petit éloge de cette illustre dame; afin qu'en lui donnant des marques de ma reconnaissance, je puisse aussi vous rendre la pareille, pour l'excellent livre que vous avez fait.

Comme vous avez pris pour un sujet, digne de votre éloquence, les vertus de l'incomparable saint Martin, je désire aussi de louer une femme, qui lui étant inférieure par son sexe, lui est comme égale par ses excellentes vertus.

Elle combat, comme lui, sous l'étendard de Jésus Christ; et quoiqu'elle soit issue d'une très illustre, et très ancienne famille, qui a été plusieurs fois honorée du consulat, elle a méprisé les grandeurs de sa naissance, pour devenir plus noble par l'humilité chrétienne, qu'elle ne l'était par la gloire de ses ancêtres.

Je crois cependant que je ne puis commencer plus heureusement son panégyrique, que par la noblesse de sa famille, et que la dignité de ses ancêtres relèvera beaucoup l'éclat de ses vertus, et des grâces qu'elle a reçues du ciel.

Ce n'est ni à des orateurs, ni des rhétoriciens que j'emprunte cette méthode, mais c'est de l'Evangile, et de l'exemple de saint Luc; puisque ce saint Evangéliste, n'a commencé l'éloge qu'il fait de saint Jean- Baptiste, que par la noblesse, et la dignité de ses parents. Car ce n'est point seulement pour donner de l'ordre à son histoire, qu'il l'a commencée par la splendeur de l'extraction du père, et de la mère de ce divin Précurseur, et qu'il déclare l'ancienne noblesse de l'un, et de l'autre, disant que Zacharie était prêtre de la famille d'Abia. Mais je crois que c'est particulièrement pour relever la gloire de l'enfant par celle de son père; et qu'il ne dit le nom de sa famille, et de son emploi, que pour donner de l'éclat à sa naissance, par celui de la dignité sacerdotale, qui était en grande vénération chez les Juifs.

C'est pour ce même sujet qu'il ajoute que l'épouse de ce prêtre, et la mère de ce grand saint était de la race d'Aaron. Ainsi vous voyez comme l'évangéliste établit la gloire des saints sur la noblesse de leur origine, et de leur alliance; et qu'avant de faire le récit de leur propre mérite, et de leurs vertus, il commence par la gloire de leurs parents, et de leurs alliés.

Quand il die que la femme de Zacharie était de la race d'Aaron, ce n'est pas tant pour augmenter la gloire de ce saint prêtre, par la noblesse de son épouse, que pour commencer l'éloge de leur enfant. Il déclare quels étaient ses parents, avant de faire le récit de ses vertus; afin que l'on eût pour lui plus d'estime, en le voyant semblable à la piété de son père, et de sa mère; et que sa sainteté parût d'autant plus admirable, qu'elle lui était comme naturelle, et comme une suite heureuse de sa naissance.

Il est aussi remarqué que son père, et sa mère étaient de la race d'Aaron, extrêmement illustre chez les Juifs; afin que cet incomparable enfant fût l'héritier de la gloire du sacerdoce, par le moyen de son père, et de la sainteté, annexée particulièrement à cette famille, de laquelle sa mère était originaire.

Ce fut aussi la rare piété de cette sainte femme, qui vivait dans une parfaite union de cœur et d'esprit, avec son mari marchant tous deux dans le chemin de la vérité, qui la fit choisir pour être la mère de celui, de qui il a été écrit : *J'envoie devant vous mon ange, qui vous épurera les voies.* (Mal 3,1) Et nous pouvons dire que la vie innocente de cette illustre femme, jointe à la noblesse de sa race, la rendait digne, non seulement d'être l'épouse d'un saint prêtre, et la mère

d'un enfant plus merveilleux que les prophètes, mais aussi de toutes les faveurs du ciel, dont elle était comblée.

Les deux évangélistes, qui ont aussi décrit la naissance du Sauveur (non celle qu'il a reçue de son Père de toute éternité, mais celle qu'il a bien voulu prendre de sa Mère, en se faisant Fils de l'homme) ont commencé leur Histoire par la généalogie de sa sainte Mère, et de saint Joseph, qui passait pour le père de ce divin Enfant; quoique ces écrivains sacrés aient suivi des routes différentes, ils ont néanmoins, fait leur récit par la même divine inspiration, et avec la même vérité.

Cette diversité, qui se rencontre dans la manière d'écrire la généalogie de Jésus Christ, n'est que pour nous faire connaître qu'il était raisonnable que le Fils seul-engendré de Dieu, le premier-né des créatures, et le Chef de l'Eglise, tint le premier rang dans l'ordre de la génération humaine; et que comme il était né Fils de Dieu par sa Naissance ineffable, avant tous les siècles, il eût aussi en venant au monde, tous les titres glorieux du sacerdoce, et de la royauté, par le droit de sa naissance temporelle.

Ce ne sera donc point de mon propre génie, mais à l'exemple de ces divins auteurs, que je commencerai l'éloge de Mélanie, cette grande servante de Dieu, par la noblesse de sa naissance; pour faire connaître les merveilles que le Seigneur a faites en c l 1-e, e n lui inspirant de confondre le monde, par le mépris de ces titres de grandeurs, que la vanité des hommes recherche avec empressement, au mépris de la gloire de Dieu. Les superbes apprendront par son exemple, à se défaire de leur orgueil, en voyant une femme de la première qualité devenir l'humble servante de Jésus Christ : les hommes lâches auront honte de leur peu de courage, voyant tant de force dans un sexe si faible; et les personnes de l'un, et de l'autre sexe, qui ont de l'attache aux honneurs, et aux richesses, seront excités de s'en défaire, en considérant une femme très riche, devenue pauvre volontairement, et une dame d'une grande naissance, extrêmement abaissée par la profondeur de son humilité.

Cette sainte femme ayant donc eu l'honneur d'être la petite-fille du Consul Marcellin, et d'être l'héritière de sa gloire, et de ses grandes richesses, fut mariée dès sa jeunesse, et devint mère en peu de temps : mais elle fut bientôt privée de cette félicité périssable, de peur qu'elle ne s'attachât trop à la terre. Car sans parler des autres enfants qu'elle perdit par des fausses couches, et desquels elle pleura la mort avec son mari; ses disgrâces augmentèrent de sorte, qu'elle fut privée dans un an de son mari, et de deux de ses enfants; Dieu ne lui en ayant conservé qu'un petit, plutôt pour lui faire souvenir de sa douleur, que pour la soulager.

Mais cette généreuse femme se servit avantageusement de ces calamités, pour se préparer à recevoir les faveurs du ciel : Elle regarda ses pertes, comme des favorables dispositions de la Providence, pour lui faire avoir autant de zèle pour son salut, qu'elle avait eu de tendresse pour son mari, et ses enfants. Elle fut réduite dans la misère, pour devenir heureuse : Elle fut blessée pour être guérie; et Dieu lui fit connaître qu'il faisait à son égard, ce qu'il avait dit par un prophète : C'est moi qui blesserai, et qui guérirai; (Ps 70) car la bonté de ce divin Père est si grande, que sa miséricorde paraît même dans sa colère; puisqu'il ne châtie, que pour pardonner.

C'est ce qui parut merveilleusement en la personne de saint Paul, qui ne fut aveuglé, que pour être éclairé. Il fut terrassé, comme persécuteur, afin de se relever comme apôtre : Il trouva le chemin du ciel en marchant sur la terre; et la voie de l'impiété le conduisit au salut.

C'est ainsi que ce charitable Maître (qui travaille continuellement à l'ouvrage de son Père, ayant même soin de notre salut, quoique nous y faisons peu de progrès, a voulu châtier avec une bonté de père cette sainte femme, non pour punir ses infidélités, mais pour la rendre parfaite; et il ne l'a frappée par l'épreuve des tentations, que pour la couronner plus glorieusement : *Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.* (Heb 12,6)

Elle vint donc à Rome, vêtue de deuil, toute accablée de tristesse, pour suivre la pompe funèbre des corps de son mari, etc de ses deux enfants. Elle était veuve, et elle n'était presque plus mère; puisqu'elle n'avait plus qu'un petit enfant, qui au lieu de la consoler, augmentait sa tristesse. Car soit que ce petit enfant répandît des larmes, par l'excès du mal qu'il ressentait, ou qu'il pleurât la mort de ses proches, avant qu'il connût qu'il était lui-même vivant; soit que l'enfance, ne lui donnant point encore assez de lumières pour connaître son malheur, le fit rire, pendant que sa mère gémissait, cette sainte mère en était toute pénétrée de douleur.

Mais comme elle était parfaitement éclairée des lumières du ciel, elle apprit elle-même, et à son fils, à ne point mettre la confiance dans le siècle périssable, mais uniquement en Dieu, qui est le seul que nous pouvons ne point perdre, si nous ne le voulons. C'est de la sorte qu'elle aimait ce cher enfant, en semblant le négliger : Ce fut ainsi qu'elle le conserva dans son cœur, en

l'éloignant de sa présence; et qu'elle crût le posséder plus sûrement, en le mettant sous la protection de Dieu, que si elle le tenait dans son sein, et entre ses bras.

Elle imita, autant qu'elle le pût, l'offrande qu'Anne la stérile fit à Dieu de son fils; car la perte qu'elle avait faite de deux de ses enfants, ne la rendait pas plus heureuse dans sa fécondité, que l'était cette femme stérile; et comme elle craignait d'être réduite après sa fécondité, dans le même état que cette femme était auparavant la sienne, elle offrait à Dieu un présent, différent, à la vérité de celui d'Anne; mais c'était avec le même cœur, et la même affection.

En effet, Mélanie n'avait pas moins d'inquiétude de l'enfant qu'elle avait mis au monde, que la vertueuse Anne en avait de celui qu'elle espérait de produire : L'une désirait d'être mère, et l'autre craignait de ne l'être plus. Que s'il y a cette différence entre ces deux saintes femmes, que le fils d'Anne ayant été offert à Dieu, est toujours demeuré dans le Temple, pour lui rendre service, et que celui de Melanie au contraire, est resté dans le siècle, où il a joui des grandeurs, et des richesses que ses parents lui ont laissé par héritage; toutefois nous pouvons dire que la piété, et la foi de Mélanie ne sont pas inférieures à la vertu d'Anne; puisque celle-là a donné d'elle-même à Dieu, autant que l'autre avait offert en la personne de son fils.

Il semble même que le sacrifice de Mélanie est plus parfait que celui d'Anne; car l'offrande de que celle-ci fit à Dieu de son fils Samuel, fut récompensée par la naissance de plusieurs autres enfants; mais Melanie n'a plus qu'un seul fruit de son mariage, qui a été la fin de la douleur de ses couches. Celle-là ayant laissé son fils dans le Temple, avait le plaisir d'en avoir encore plusieurs dans sa maison; et quoiqu'ils n'eussent point le mérite de Samuel, ils ne laissaient de donner à Anne beaucoup de satisfaction.

Elle avait même la consolation de voir son cher Samuel tous les jours de fêtes qu'elle allait au Temple, pour y adorer Dieu : mais Melanie ayant ôté son fils unique de son sein, pour le mettre en celui de Jésus Christ, ne s'en est plus mise en peine de peur de commettre un péché de défiance, si elle avait encore soin de celui qu'elle avait abandonné à la conduite du Seigneur.

Mais pour mieux connaître avec quelle confiance elle a fait cet abandon, il ne faut que considérer qu'elle aurait pu, si elle avait voulu, recommander le soin de cet enfant à quelqu'un de ses parents, qui sont en grand nombre, et qui tiennent les premiers rangs dans la ville de Rome; cependant elle n'a prié aucun d'eux d'avoir soin de sa nourriture, de son éducation, et de sa santé, étant persuadée que rien ne lui manquerait, tandis qu'il serait entre les mains de Jésus Christ. C'est aussi ce qui lui a mérité la satisfaction de revoir, par le mérite de sa foi, et de sa piété, celui qu'elle ne désirait pas voir longtemps vivre dans le siècle, puis qu'elle l'avait consacré à Dieu.

Il est donc vrai que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses; et comme il est toujours prêt de donner à ceux qui croient en lui, plus qu'ils n'espèrent, il a fait la grâce à cette sainte dame de revoir son fils, et de le revoir dans un lieu plus avantageux que celui où elle l'avait laissé.

C'est ainsi que Dieu en avait usé à l'égard de Salomon; car ce prince ne lui ayant demandé que la sagesse, il lui donna aussi des richesses, qu'il ne demandait pas précisément; à cause qu'il ne les désirait point. Ainsi Dieu ajouta de petits biens aux grands qu'il lui faisait, pour récompenser la bonne pensée qu'il avait eue de préférer les biens du ciel à ceux de la terre, et ce prince mérita d'avoir des richesses immenses, pour n'avoir désiré que des biens relevés.

Cela nous doit apprendre à penser sérieusement à ce que nous devons choisir; car si nous sommes assez inconsidérés de préférer les petits biens aux grands, et les choses basses aux sublimes; je veux dire, les biens de la terre à ceux du ciel, nous porterons la peine de notre folle cupidité, étant privés des uns, et des autres; et non seulement nous n'aurons point ceux que nous n'avons pas désirés, mais même nous serons privés de ceux, dont l'amour aveugle, nous a fait négliger la possession.

Abraham reçût aussi le même fils, qu'il allait immoler à Dieu, parce qu'il l'avait donné dès qu'il fut demandé; et Dieu le contentant du parfait sacrifice qu'il lui avait présenté dans son cœur, donna ordre à un ange d'arrêter le bras de ce bon père, qui allait frapper ce cher fils, et il substitua une autre victime, qui se trouva préparée; afin que Dieu ne fût point privé de sacrifice, ni Abraham de son fils.

Cette victime fut aussi substituée, pour servir de figure au grand mystère, qui devait s'accomplir en Jésus Christ : Car si l'Agneau, qui a été depuis immolé en Egypte, a été la figure du sacrifice du Sauveur, nous pouvons dire que l'oblation de cet agneau était précédée par celle d'un animal de son genre; et qu'ainsi le bélier qui fut immolé en la place d'Isaac, était déjà la figure du sacrifice de Jésus Christ. Un bélier, dis-je, fut immolé en la place d'Isaac, parce que ce n'était point en ce patriarche, que devait s'accomplir le mystère : mais c'était en Jésus Christ, qui a été véritablement sacrifié.

Pour revenir à notre illustre dame, il est certain qu'elle a essuyé de rudes combats contre le démon envieux de sa vertu, dès le commencement de sa conversion : Car cet ennemi juré du salut des hommes, ne pouvant souffrir qu'elle quittât paisiblement les richesses, et les grandeurs, dont elle jouissait dans le siècle, il arma contre elle tous ses parents, qui étaient des premiers de la ville de Rome, et qui firent tous leurs efforts, pour s'opposer à son dessein. Mais comme elle était déjà accoutumée à vaincre les tentations, elle ne pût être retenu par les liens de l'amitié, et de la parenté charnelle; et tandis que tous ses parents pleuraient son départ, elle entra dans le vaisseau, et se sépara d'eux avec joie.

Ce fut avec cette constance qu'elle entreprit cette navigation, domptant par là les flots de la mer, comme elle avait surmonté ceux du siècle. Elle préféra l'exil de sa propre patrie, et de ses citoyens, en changeant de climat, pour se voir bientôt dans la ville de Jérusalem, qu'elle avait choisie pour devenir citoyenne des saints.

Ce fut avec beaucoup de prudence qu'elle désira de servir pour quelque temps en la Jérusalem, qui est encore esclave sur la terre; afin de pouvoir régner un jour dans celle qui est libre au ciel.

De plusieurs vertus dont Dieu l'avait honorée, je parlerai d'une, qui sans doute donnera du poids, et de l'éclat à toutes les autres. Pendant que la fureur des Ariens, appuyée du crédit, et des armes de l'empereur Valence, faisait une cruelle guerre à l'Eglise, on sait que cette généreuse dame recevait charitablement les fidèles, qui étaient exilés; qu'elle accompagnait ordinairement ceux qui étaient conduits dans les prisons; et que le démon excita un jour une sédition, et souleva contre elle les ministres de sa rage, parce qu'elle avait caché les plus zélés défenseurs des vérités orthodoxes, et qui étaient les plus haïs des hérétiques.

Mais comme elle vit qu'on l'accusait d'avoir violé les ordonnances de l'empereur, et que l'on voulait l'obliger, ou de produire ces personnes, ou de subir le même supplice, qui leur était préparé; passionnée qu'elle était de souffrir pour la cause de Jésus, elle parut généreusement en public; et bien loin de se faire traîner à la présence du juge, elle y courut, et se présenta devant lui, avec tant de hardiesse, que ce juge admirant la fermeté de sa foi, n'osa exécuter ce que son infidélité lui inspirait.

Ce fut dans ce même temps qu'elle nourrit durant trois jours cinq mille religieux, qu'elle avait fait cacher, pour éviter la fureur des hérétiques; et elle eut la satisfaction de voir que Jésus Christ renouvelait par ses mains le miracle qu'il avait fait dans le désert en faveur d'une pareille nombre de faméliques.

Il y eut néanmoins cette différence entre ces deux charitables actions, qu'il était plus aisé de nourrir ceux qui s'approchaient volontairement de Jésus Christ, et sans avoir aucun sujet de crainte, que ceux qui étaient contraints de se cacher, et que l'on ne pouvait visiter sans péril.

Mais notre sainte ne craignant pas d'être surprise, continua de rendre ce charitable office; quoiqu'il fût défendu sous de grosses peines. Il est vrai que son humilité lui inspirait de le faire en secret, pour éviter la louange des hommes : mais il était aisé de juger que ces grandes libéralités ne pouvaient provenir que de sa main; et ceux qu'elle nourrissait, étaient autant de panégyristes, qui faisaient l'éloge de la charité.

Jugeons nous-mêmes combien cette excellente action était méritoire, et digne de louange. Car, si celui qui cacha dans le désert cent des serviteurs de Dieu, et qui les nourrit durant la persécution d'un prince impie, est beaucoup loué dans les *Livres des Rois* : ne pouvons-nous pas dire que notre illustre dame, ayant eu la même charité à l'égard de plusieurs centaines de ces saintes personnes, a mérité de recevoir le centième denier, pour récompense du centième fruit qu'elle a produit.

Je passerai maintenant légèrement sur le reste de ses grandes actions, et pour imiter la vitesse de sa navigation, à son retour, je traverserai la mer dans un moment, pour achever mon discours, par l'honneur que nous avons eu de la recevoir à son arrivée, et par le récit des grâces que Dieu m'a faites en sa présence.

Dès qu'elle fut arrivée à Naples, qui n'est pas beaucoup éloignée de Nole, où je demeure, et qu'elle y eut été reçue par un grand nombre de ses petits enfants, et de ses neveux, elle vint me rendre visite, étant suivie de quantité de seigneurs, qui lui tinrent compagnie.

J'ai vu la gloire du Seigneur dans la mère, et dans les enfants : Ils tenaient le même chemin que cette illustre dame, mais dans un état, et avec un équipage bien différent. Car elle avait pour monture un de ces ânes maigres, que l'on appelle bourriques; et pour confondre la pompe, et la vanité du siècle, elle marchait à la tête de plusieurs sénateurs, qui la suivaient, les uns dans de superbes carrosses, d'autres monter sur des chevaux de grand prix, et richement parés; quelques-uns dans des litières dorées, et toute leur suite dans des chariots couverts de riches tapis. De sorte que la voie Appia paraissait toute brillante par l'éclat de ce grand cortège.

Mais l'humilité qui marchait la première, était beaucoup plus éclatante que ce grand appareil de vanité. Les riches étaient étonnés de voir une sainte femme si pauvre; mais sa pauvreté insultait à leurs richesses. Nous avons vu un triomphe digne de Dieu, et à la confusion du monde, en voyant la pourpre, la soie, et les meubles dorés s'abaisser devant de vieux habits noirs : Nous avons béni le Seigneur, qui rend *les pauvres riches, et sages; qui remplit de biens ceux qui étaient affamés, et qui renvoie vides ceux qui étaient riches.* (Luc 1,53)

Cependant nous admirions l'esprit de pauvreté qui animait le cœur de tous ces riches, qui se glorifiaient davantage de l'état pauvre de leur sainte mère, que de l'abondance, et de l'éclat de leurs richesses; et nous étions en même temps surpris de voir les richesses spirituelles de notre pauvre dame, que la grâce de Dieu multipliait dans ses enfants.

Elle avait aussi le plaisir de voir les agréables fruits de sa foi, en voyant la victoire qu'elle avait remportée, par le mépris qu'elle avait fait des vanités du siècle : Elle regardait de près dans ses parents, les richesses qu'elle continuait d'abandonner pour l'amour de Jésus Christ. Elle voyait avec plaisir les uns, et les autres vêtus de soie, et ornés selon leur sexe, d'habits précieux, se presser, pour toucher et baiser le manteau et la rude, et sale étamine, dont elle était vêtue; et tous s'estimaient heureux de mettre à ses pieds leurs habits de drap d'or, couverts de pierreries, et richement brodés, et de les frotter contre ses vêtements, croyant que Dieu leur pardonnerait la complaisance, et l'attache qu'ils avaient elle dans leurs habits, s'ils pouvaient avoir un peu de la poussière des pieds, et de la crasse des habits d'une si sainte femme.

Notre petite cabane, qui est bâtie au-dessus du réfectoire, et distinguée par un petit portique des cellules de nos hôtes, se trouva comme élargie par une espèce de miracle, pour recevoir cette nombreuse compagnie. L'on y entendait distinctement la voix des vierges, et des enfants, qui chantaient les louanges de Dieu dans l'église de saint Félix, qui en est proche; et quoique ces hôtes n'y fissent pas beaucoup d'attention, néanmoins, ils n'en troublaient pas l'harmonie, et ils observaient les règles de notre silence avec une modestie religieuse.

De sorte qu'encore que la faim, qui les inquiétait, ne leur permît pas de joindre leurs voix à celles qui chantaient, néanmoins, ils n'osaient les troubler; et comme ils s'empêchaient de faire du bruit, on peut dire qu'ils chantaient tacitement avec les autres.

Mais pour revenu à la parfaite colombe du Seigneur, vous saurez qu'elle a fait paraître tant de force de l'Esprit de Dieu, dans la faiblesse de son sexe, qu'elle trouvait de la nourriture dans le jeûne; du repos dans l'oraison, et du pain dans la parole de Dieu.

Elle n'avait pour habit qu'une étoffe grossière, pour lit qu'une natte, et une couverture de plusieurs pièces; pour couche que la terre dure, qui néanmoins lui paraissait molle, par le plaisir qu'elle trouvait dans la lecture des Livres de piété; car son plus agréable repos était d'avoir l'esprit uniquement occupé à penser à Dieu.

Les filles de Sion l'ont possédée quelque temps, et elles la désirent encore; mais les filles de Babylone jouissent maintenant de sa présence; parce que la ville de Rome, qui a été longtemps fille de Babylone, est déjà fille de Sion en bien des choses; et elle est surprise de voir une dame si illustre, vivre en même temps dans les lumières de la vérité et dans les ténèbres d'une humilité si profonde; d'inspirer aux riches de vivre selon les règles de l'Évangile, et de donner aux pauvres des secours si favorables.

Ce n'est pas que le souvenir de la solitude, et de la tranquillité d'esprit, qu'elle avait en Jérusalem, ne lui donne du déplaisir de se voir présentement exposée à souffrir des compagnies, et des visites importunes; c'est aussi ce qui l'oblige de crier : Hélas, que mon exil est long ! Fallait-il que ma vie fût prolongée, pour être obligée de demeurer avec les habitants de Cédar ?

Car, comme j'ai appris, le nom de Cédar, dans la langue Hébraïque, signifie obscurité. C'est pourquoi je crois qu'il ne faut pas se réjouir en cette sorte, des vertus de Mélanie, dont j'ai parlé, que l'on ne craigne que sa demeure présente ne lui soit désavantageuse; et que cette sainte âme ne donne plus à Rome, qu'elle n'en reçoive.

Il faut donc prier Dieu qu'elle soit tellement assise sur le rivage du fleuve de Babylone, quelle se souvienne toujours de Sion, que son corps affaibli par les mortifications, étant suspendu comme les Orgues des Israélites captifs, elle soit toujours en garde contre les attraites, et les embûches de Babylone, son ennemie, qu'elle demeure stable dans son entreprise, comme si elle était attachée à des saules, toujours vertes; et que la fermeté de sa foi, et l'onction de ses vertus, étant comme une sève spirituelle, qui lui conserve la vigueur, et la vie, elle ne perde jamais la beauté de ses feuilles; afin qu'après avoir vécu saintement, sa mort soit digne de bénédiction, et de louange.

J'ai eu soin (mon cher frère) de lui parler souvent de vous, et de lui apprendre les grâces extraordinaires que vous recevez de Dieu. Elle vous connaît maintenant, plus par vos paroles, que par les miennes; car je lui ai lu la Vie de saint Martin, que vous avez composée. Je vous ai aussi

fait connaître au vénérable, et savant évêque Nicete, qui est venu de Dace à Rome, où il est en admiration. J'en ai usé de même à l'égard de plusieurs autres saintes personnes, non seulement, pour vous procurer de la gloire, mais aussi pour ménager ma satisfaction, car ce m'est un très grand plaisir de voir que l'on vous aime, et que l'on vous honore, comme le défenseur de la vérité; et que l'on admire vos actions, qui répondent parfaitement à vos paroles.

Que le Seigneur nous fasse la grâce de trouver miséricorde devant lui au dernier jour, puisque c'est lui qui est Auteur de toutes les grâces; et comme j'ai maintenant l'avantage d'être pleinement rafraîchi par les entrailles de votre charité, je puisse aussi, étant en votre compagnie, recevoir de votre doigt quelque goutte d'eau, pour éteindre le feu que je crains beaucoup; car si je n'ose espérer d'avoir part à la gloire de votre couronne, j'ai du moins la confiance que le Seigneur, par votre intercession, sera favorable à celui que vous aimez.

VCO